[lepoint.fr](https://www.lepoint.fr/art-de-vivre/l-alpinisme-anobli-par-l-unesco-20-12-2019-2354294_4.php) 20/12/19

**L'alpinisme anobli par l'Unesco !**

Nathalie Lamoureux

25-32 minutes

L'obsession patrimoniale a encore frappé. Le désarroi des « conquérants de l'inutile » est-il si profond qu'il a fallu en appeler à labellisation par la plus influente agence touristique du monde ? Une officialisation paradoxale : de tout temps, les alpinistes, volontiers transgressifs et iconoclastes, ont cherché à se distinguer de la « masse », des touristes vulgaires et voyeuristes qui envahissent leurs montagnes, des sportifs décérébrés, des chasseurs de pics et autres gymnastes, entourant leur pratique d'une forme de noblesse, dénonçant la marchandisation, les maux de la médiatisation, rejetant tout ce qui se rapporte à une standardisation, normalisation – l'opposé de l'aventure – et se montrant réticents envers l'institution et la bureaucratie. « C'est une façon curieuse de faire valoir par une étiquette une profession et l'intérêt de leur activité, qui se porte très bien, même si elle baisse un peu, confie Jean Guibal, directeur du Musée dauphinois de Grenoble et directeur éditorial de la revue *L'Alpe*. Mais il est possible que le mythe se soit affaibli. Les alpinistes se sentent moins vénérés qu'ils ne le furent du temps où ils faisaient la une de *Paris Match* et ont besoin de redorer leur blason. Ce qu'un nouvel éclairage, par l'attribution du label suprême de « patrimoine culturel immatériel de l'humanité », permettrait de raviver. » Revitaliser le mythe ? Dans le même temps, il peut sembler que tout a été fait en matière de verticalité dans les situations extrêmes : une fois les conquêtes accomplies, les grimpeurs ont multiplié les difficultés – les faces nord, les directes, les hivernales, les enchaînements, les solitaires, les escalades libres, les sans-oxygène – et les ont toutes surmontées.

**Lire aussi**[**Sur l'Everest, les dérives du « tourisme d'altitude »**](https://www.lepoint.fr/art-de-vivre/sur-l-everest-les-derives-du-tourisme-d-altitude-04-06-2019-2316886_4.php)

**De l'engagement découle l'aventure**

En tant que pratique autonome et en tant que phénomène social, l'alpinisme voit le jour vers 1860, lors de cette période traditionnellement nommée « l'âge d'or » de l'alpinisme, marquée par la conquête de la plupart des sommets des Alpes : fondation des clubs alpins, formation en différents pays de groupes sociaux animés par le goût de la grimpe pour elle-même, de manière désintéressée, sans mobile scientifique ; naissance du métier de guide de haute montagne, apparition, aussi, d'une véritable idéologie alpine, fondée sur l'amateurisme, la recherche de la « première » et de la difficulté, ainsi que sur une éthique, avec ses règles et ses valeurs ; équipement de la haute montagne (refuges, sentiers), éclosion d'une littérature spécifique (revues et livres). Depuis sa naissance, à travers toutes les époques, transparaît la crainte d'une dénaturation de leur pratique par le sport. Pour s'en prémunir, les alpinistes mettent en avant une manière de gravir les montagnes, investissant leur pratique de significations extrasportives, spirituelles, religieuses, intellectuelles, artistiques ou morales, puisant dans un vocabulaire en référence à l'élévation, à la transcendance, au sublime, à la quête, à l'élection, à la purification. Pour [Pierre Mazeaud](https://www.lepoint.fr/tags/pierre-mazeaud), « l'alpiniste n'est un homme révélé qu'en montagne, tout comme le marin en mer ou l'artiste sur sa toile ». Yannick Seigneur estime pour sa part que l'alpinisme, avant d'être un sport d'action, se définit d'abord comme « un sport d'intelligence et de réflexion ». Enfin, après son retrait des courses engagées, Marc Batard renoue avec sa passion, par la peinture, où la montagne devient source d'inspiration. « J'ai choisi de la castrer en ratiboisant les hauteurs. Manière symbolique de la quitter en lui supprimant les attributs qui justifiaient mes exploits, avec tous les risques insensés qu'ils comportaient. » Plus qu'une activité physique dans un cadre donné, l'alpinisme est un certain rapport au monde, un style de vie. L'invocation d'autres univers sert à dénigrer ceux qui ne sont pas assez engagés, c'est-à-dire qui ne s'astreignent pas à une éthique. De l'engagement découlent l'aventure, la création, la quête, la grandeur, la fuite du monde. L'engagement contribue à maintenir l'alpinisme en marge du sport et à maintenir l'excellence alpiniste, à l'écart des valeurs sportives, où règnent la performance et l'esprit de compétition. Cette éthique trouve son origine chez les élites sociales victoriennes, qui ont transféré à l'alpinisme les principes du fair-play sportif, ainsi que dans la valorisation de « l'esprit sportif » amateur. C'est pourquoi l'éthique, pour garantir une égalité toute sportive des chances entre l'alpiniste et la montagne, conduit à un usage limité des aides artificielles de progression.

**Lire aussi**[**Élisabeth Revol : « Je me suis voilé la face » dans l'Himalaya**](https://www.lepoint.fr/societe/elisabeth-revol-je-me-suis-voile-la-face-dans-l-himalaya-20-10-2019-2342340_23.php)

**Des tocards qui se rassemblent au sommet du Mont-Blanc**

Tradition vivante, l'alpinisme n'échappe pas aux tendances de nos sociétés vers l'individualisme, la croissance des loisirs et donc de leurs adeptes. Au fil des années, la pratique s'est diversifiée, spécialisée, transformée avec l'utilisation de nouvelles techniques, de nouveaux équipements, transformant les ascensionnistes, bardés de quincailleries, en « ramoneurs » des parois. À l'idéal alpinistique sont venues s'ajouter d'autres valeurs, portées par des gens baignant dans la culture du défi et de la gagne, qui réclament leur quart d'heure d'héroïsme, des grimpeurs courtisant sponsors et médias ainsi que, souillure suprême, des tocards qui se rassemblent au sommet du Mont-Blanc ou sur le toit du monde. Cette diversification a inspiré ceux qui aimeraient que le cœur originel ne soit point sacrifié. Relent nostalgique alors que l'aventure a pris des formes multiples avec le trail, le ski-alpinisme, le freeride, le VTT de descente, le canyoning, le parapente ou le base-jump. « On essaie de rejouer une sorte de clôture culturelle autour des noyaux de l'alpinisme, représentés par la minimisation du risque, l'autonomie, la prise de responsabilité, l'esprit de cordée, la contemplation et la connaissance plurielle d'un milieu alpin, analyse sur son blog le guide François Perraudin. Ne seraient désormais porteurs du vrai alpinisme que les grimpeurs fidèles à une certaine éthique de la montagne, tout en en intégrant les évolutions de la pratique telles qu'elles ont été et sont encore déterminées par les praticiens. » « Le risque, c'est de présenter l'alpinisme comme une activité mourante et fossilisée. Il est la partie infime de ce qui s'est transformé en outdoor, renchérit Blaise Agresti, responsable pendant plus de vingt ans du peloton de gendarmerie de haute montagne (PGHM). Le mot vivant qui aurait été pertinent à afficher, c'est *l'outdoor,* le retour à la nature. Par ailleurs, l'alpiniste est assez élitiste, c'est le haut de toute une série d'activités, comme la randonnée, le ski ; le danger de poser au patrimoine l'activité la plus élitiste, c'est de décrocher tout le monde, et d'en faire un truc pour happy few. » Claude Gardien, chargé de mission, guide de haute montagne, se veut rassurant sur ce point. « On ne veut pas promouvoir l'alpiniste de haut niveau, il se promeut bien tout seul. On n'est pas dans l'exploit, on est dans l'autonomie. Mes deux clients, depuis trente-cinq ans, n'ont jamais progressé. À l'un, je lui mets toujours son baudrier et je lui fais toujours son nœud. Et alors ? Je les ai toujours considérés comme des alpinistes. Ils font de jolies courses, ont le goût de l'effort, de l'amitié, et cela leur suffit. Le message du PCI est plutôt là. Humaniste et surtout pas sportif. L'alpinisme est une poésie de l'action, ou une action poétique. On met le curseur où on veut. »

**Lire aussi**[**En très haute montagne, « le follower n'est pas un mouton » En très haute montagne, « le follower n'est pas un mouton »**](https://www.lepoint.fr/art-de-vivre/en-tres-haute-montagne-le-follower-n-est-pas-un-mouton-29-09-2019-2338428_4.php)

**Un risque d'aseptisation et d'uniformisation des coutumes**

Dans ses intentions, le mécanisme du patrimoine culturel immatériel (PCI) évacue la notion universaliste d'exceptionnalité. Par ailleurs ne sont admises par la convention de 2003 pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel que des pratiques « transmises de génération en génération » et en même temps « recréées en permanence » par les groupes, qui, à travers des opérations de sauvegarde, activent un processus d'identification culturelle. Focaliser l'alpinisme sur le massif qui l'a vu naître, n'est ce pas occulter que les grandes pages de cette discipline ont aussi été écrites ailleurs, en Himalaya ? L'[Unesco](https://www.lepoint.fr/tags/unesco), dont une des clauses est que les pratiques inscrites doivent favoriser le dialogue interculturel, propose un dispositif de « candidature d'agrégation », permettant à des communautés d'autres États que la [France](https://www.lepoint.fr/tags/france), la [Suisse](https://www.lepoint.fr/tags/suisse) et l'Italie de venir enrichir le premier dossier déposé et reconnu. L'un des critères d'éligibilité est le fait que l'élément soit déjà inclus à l'inventaire national du patrimoine culturel immatériel du pays concerné. Les candidatures ne peuvent toutefois s'étendre qu'à des États ayant ratifié cette même convention Unesco de 2003. Ainsi, les États-Unis ou la Nouvelle-Zélande, dont les communautés pourraient être concernées par cette démarche, ne sont pas États parties à la convention. Le PCI se définit comme la sélection par un groupe des éléments qui donnent à voir sa culture. La communauté a intérêt à mettre en valeur ce qu'elle pense emblématique d'elle-même afin de cocher toutes les cases, d'où un risque d'aseptisation et d'uniformisation des coutumes, de revitalisation de pratiques désuètes, ouvrant la voie à la folklorisation touristique. L'alpinisme est défini comme « l'art de gravir des sommets et des parois en haute montagne », par soi-même, en utilisant « des techniques adaptées », comme une « culture partagée », dominée par « l'esprit de cordée », qui s'appuie sur des « références artistiques » (beauté des itinéraires, élégance du geste, contemplation des paysages), « mobilisant des principes éthiques reposant sur un engagement de chacun, une économie de moyens, une absence de traces laissées derrière soi. » L'insistance sur la dimension collective et artistique de l'alpinisme offre une vision édulcorée idéale, qui cache des enjeux de pouvoir et de lutte symbolique, inhérents à toute entreprise humaine.

**Le solo ou le snobisme d'un monde sans relation humaine**

Si, dans l'alpinisme, à la différence du sport, la quête de performance n'est pas organisée et rationalisée, elle n'en reste pas moins présente, et on ne peut pas nier qu'une forme de compétition se joue de manière tacite entre les alpinistes. Les ego boursouflés sont légion dans le milieu de la gent grimpante. L'idée même de « première » est marquée du sceau de la compétition. « On se réjouit d'avoir réussi une course en dix heures si l'horaire normal en comporte douze. Mais de compétition, point. Pour entrer ou rester dans tel groupement académique de montagne, il vous est tenu un compte exact de points représentant votre palmarès alpin. Mais, dans tout cela, pas de compétition, bien sûr, » écrivait Pierre Alain. Quant au solo, il n'est « qu'un immense péché d'orgueil dont j'espère être un jour pardonné », avoue Michel Berruex. « Le plaisir égoïste de tout contrôler et de tout décider », appuie Ueli Steck. Tout est beaucoup plus simple que dans la vie de tous les jours. » Le solo ou le snobisme d'un monde sans relation humaine. Quant à l'esprit de cordée, précise Dominique Potard (*Compagnons de bordée*, Guérin, 2003), « entre les alpinistes, la corde peut tisser des amitiés durables comme les pires embrouilles ». « Cette marche au sommet n'était pas une histoire de prestige national, c'était une histoire de cordée », dira Louis Lachenal (*Les Carnets du vertige, Guérin*, 1996), à propos de l'ascension finale de l'Annapurna. Maurice Herzog, lui, annotera ce commentaire : « Je n'ai pas senti cela. Peut-être après tout ai-je été injuste. »

**Rejet du mythe de la conquête, du surhomme, des métaphores guerrières**

Les auteurs des candidatures n'ont pas intérêt à faire état de ces travers s'ils veulent se voir décerner la « reconnaissance prestigieuse ». Dans ce cas, c'est donc la mise de côté des éléments subversifs qui est la condition de l'accès au statut de patrimoine : rejet du mythe de la conquête, du surhomme, des métaphores guerrières, de la glorification nationaliste. Place à un rapport au milieu empreint de moins d'agressivité, à la recherche du style, à l'éloge du geste. Place au partage et au simple plaisir d'être en haut. « Le but est de parler de l'alpinisme d'une autre façon, confirme Claude Gardien. Autrement qu'à travers le prisme spectaculaire et déformant de l'accident, de la prise de risque inconsidérée, des inconscients. Ça, c'est le versant noir, le versant obscur de la force, mais il y a un versant lumineux. » Face lumineuse qui est davantage dans l'ombre. Cette reconnaissance intervient alors que, face à la médiatisation des drames, la société ne regarde plus les alpinistes comme des héros, mais comme des imprudents. Leur terrain est menacé par la banalisation : les aménagements rétrécissent l'espace et altèrent le rapport étroit que le grimpeur entretient avec la nature, l'esprit de découverte, l'immersion dans un environnement sauvage. La judiciarisation croissante remet en cause l'esprit de cordée qui a toujours fonctionné sur le mode de la responsabilité partagée. Notons le déclin de toute pratique jugée risquée au sein d'une société aspirant à l'illusoire « risque zéro. » Par ailleurs, dans un monde contemporain reposant sur la dynamique et donc l'accélération, la pénurie de temps ne permet pas de se laisser imprégner par le milieu naturel, ses changements et les espèces qui le peuplent.

Derrière la reconnaissance, il y a l'État, des moyens, des engagements.

D'où la mise en place de mesures de sauvegarde qui doivent permettre aux groupes de reproduire la pratique en question. Qu'est-ce que la sauvegarde ? se demandent certains. « On n'est pas allés au PCI pour les mesures de sauvegarde, reconnaît Claude Gardien. On voulait se faire plaisir. On a découvert en cours de route qu'il était prévu des mesures de sauvegarde et on s'est dit : *ça tombe bien* ; derrière la reconnaissance, il y a l'État, des moyens, des engagements. » Pourquoi une telle inscription ? Dans quelle finalité ? S'agit-il de protéger des savoir-faire de la disparition ? De promouvoir une discipline afin qu'elle se développe et s'ouvre à de plus nombreux pratiquants ? De signaler sa singularité ? De révéler au monde entier ce fonds commun de représentations et de hautes valeurs qui se sont créées, transmises et maintenues dans le temps qu'on pourrait qualifier de mémoire collective ? Des valeurs associées à l'excellence, à la solidarité que symbolise la cordée, à l'éloge de l'engagement, dans un monde comprimé par la religion sécuritaire ? Sans doute, tout cela à la fois. « La démarche vise à adresser un signe d'alerte face à la réalité des situations locales : la baisse continue de la pratique, qui risque de toucher l'activité des écoles de montagne ; le réchauffement climatique, qui rend la montagne plus dangereuse et interdit l'accès à certains des itinéraires classiques ; de nouvelles habitudes aussi de pratiquants éloignés de l'esprit de cordée traditionnelle, explique Isabelle Chave, à la direction générale des patrimoines, au ministère de la Culture. Les mesures de sauvegarde s'articulent autour de quatre axes : sensibilisation en direction de nouveaux publics, protection des alpinistes et des guides de haute montagne face aux risques de mise en danger de leur activité, prévention des risques liés à la banalisation des pratiques et de leurs lieux d'exercice, renforcement de la veille préventive face aux atteintes à l'environnement et mesures de durabilité des refuges.

**« Le compagnon de cordée, celui qui t'assure, est un plaignant potentiel »**

La désaffection du public pour une activité peu conforme à l'aspiration au « risque zéro » touche principalement la France. La Fédération française des clubs alpins et de montagne (FFCAM) ne compte que 100 000 membres, contre 310 000 pour le club alpin italien et respectivement 150 000 et 900 000 pour leurs homologues suisse et allemand. « Dans une société qui sécurise tout, enveloppe les gamins dans un cocon, l'autonomie baisse. Aujourd'hui, on ne peut même plus emmener des jeunes pour des raisons de sécurité. En cas d'accident induisant des frais, les assurances veulent savoir qui était le plus expérimenté et s'il n'a pas fait d'erreur. Cela veut dire que le compagnon de cordée, celui qui t'assure, est un plaignant potentiel. C'est pour cela que le principe de responsabilité partagée a été inscrit dans la définition de l'alpinisme, et assorti de mesures de sauvegarde, qui commenceront par des séances de travail avec le procureur de Grenoble. L'idée est d'insuffler que le "risque zéro" n'existe pas, que l'erreur est humaine. Supprimer l'alpinisme, c'est supprimer la prise de risque et donc toutes les initiatives ; il faut apprendre à gérer les risques et admettre que, de temps en temps, ça ne marche pas. »

**La montagne change sous l'effet du changement climatique**

C'est donc une petite révolution qui se prépare dans les mentalités ! Une étude sur les alpinistes dans l'imprévu met en lumière les paradoxes de la formation du métier de guide, avec d'un côté la dangerosité des activités et de l'autre la quasi-absence de procédures de retour d'expérience hors accidents – alors que le feed-back est supposé contribuer au développement de l'expertise. Les auteurs Yvonne Giordano et Geneviève Musca avancent plusieurs raisons. La première est liée au poids de l'histoire et à l'énorme masse littéraire ayant produit une mythologie du guide, emblème d'un métier et figure héroïque de la conquête des sommets – image encore présente dans l'imaginaire collectif, malgré l'évolution de la profession. L'univers de la montagne est « peuplé de leaders » qui doivent produire une « face » en accord avec l'image plus ou moins héroïque qu'ils portent, dans un métier où « l'erreur est interdite ». Un autre élément tient au fait que « les retours sur expérience peuvent être vécus comme une divulgation publique d'erreurs dans une communauté prônant la liberté comme valeur dominante », le jugement des pairs eux-mêmes pouvant être plus sévère que les juges des tribunaux. « En l'absence d'une culture de la tolérance à l'erreur, il est impossible de produire des retours d'expérience permettant un apprentissage partagé, concluent les deux chercheuses. Par ailleurs, les neurosciences ont mis en avant que l'affect, les émotions, le passé, notre position sociale créent chacune des déformations du réel qui nous poussent souvent à prendre des décisions incohérentes et absurdes. » Cette réalité vient buter sur une autre : la montagne change sous l'effet du changement climatique. « Les guides se demandent s'ils continuent à prendre une ou deux personnes pour gravir le Mont-Blanc, relève Claude Gardien. L'augmentation des températures a creusé les flancs, rendant le fil de l'arête sommitale plus aiguë et les pans de côtés plus raides. Retenir la chute devient de plus en plus aléatoire. » Des voies classiques comme l'arête des Cosmiques sont le théâtre de métamorphoses et d'effondrements effroyables. Des itinéraires vont devoir être déroutés. Il va falloir trouver des voies de délestage et mettre les moyens en face pour les créer.

**« Alpinisme sans montagne »**

La montagne a tellement été aménagée que l'on a perdu de vue que l'activité s'exerce dans un cadre mouvant et complexe. Le caractère initiatique de l'accès au métier de guide a été appauvri du fait des transformations des pratiques de la montagne, de l'escalade, de l'émergence de la culture du défi. Lorsque l'ENSA a été créée, après 1945 – même si certains admettaient qu'il était nécessaire d'élever le niveau de la profession –, il lui a été reproché une attitude élitiste et la volonté de ne plus sélectionner les guides que sur la preuve du savoir technique, sur des capacités de grimpeur sur le rocher comme sur la glace, au détriment de la connaissance montagnarde. « En devenant plus sportif, l'alpinisme a de moins en moins affaire à la montagne, de plus en plus avec l'exploit physique ; dans les années 1980, l'organisation de compétitions d'escalade montre que la montagne n'est plus qu'un support comme un autre pour la "grimpe", cet "alpinisme sans montagne" qui se pratique aussi bien en salle qu'en milieu naturel, analyse le spécialiste de la montagne Renaud de Bellefon. L'activité prime sur le milieu, le grimpeur sur le montagnard. ». Le processus s'est poursuivi avec le développement « des stations de ski qui deviennent les "non-lieux" de la montagne avec leur architecture universelle, interchangeable, indépendante des ressources du sol. Avec le stade de neige, la montagne tend à disparaître : le skieur n'a que faire du milieu naturel et des autochtones, seuls comptent les virages, les descentes, ici ou ailleurs ».

**Le guide doit réaffirmer son rôle de passeur**

La dégradation des conditions de la montagne oblige à reconsidérer la relation de l'homme avec son environnement, à remettre l'alpinisme dans les montagnes. La montagne n'est pas qu'une paroi, et l'alpiniste un artiste de la verticalité. D'où l'importance du volet formation. « On remet la culture de la montagne au goût du jour. On va former des alpinistes techniquement moins forts. Mais on va insister sur le savoir-être – communiquer avec les compagnons de cordée, organiser la prise de décision, apprendre à renoncer – ainsi que sur la connaissance des pentes, du relief, du manteau neigeux, explique Claude Gardien. Le téléphone portable, c'est bien, mais il ne faut pas oublier qu'on a les deux pieds dans la neige, qu'il faut ouvrir les yeux, les oreilles et faire marcher son cerveau, et prendre une décision. Porter un airbag, c'est comme mettre une ceinture de sécurité, son port n'exonère pas de ne pas faire attention. Même les meilleurs finissent par se faire prendre dans des avalanches, et pourtant ils ont consacré toute leur vie à observer, à tirer des enseignements. Les amateurs doivent arrêter de croire que le premier qui dit « ça craint ici » est un peureux. Ces mesures interviennent alors que les transfuges du ski de piste où tout est organisé se mettent à faire du ski de randonnée, sur des pentes non sécurisées et sujettes aux avalanches. Ce transfert a pour effet d'amener en montagne une nouvelle clientèle moins consciente de la dangerosité de ces milieux. Or « la montagne est un univers de responsabilité pleine et entière. Mais sa banalisation a fait perdre la notion de l'enjeu vital. Trop nombreux sont les néophytes ou les citadins qui s'étonnent que l'on puisse mourir en montagne », insiste Blaise Agresti. Le guide doit réaffirmer son rôle de passeur, dans la transmission d'un savoir qui s'appréhende davantage sur le mode de la relation que de l'inventaire, sous la forme d'une initiation que d'un simple enseignement, pour redonner du sens aux ascensions.

Une métaphore hyperpuissante pour d'autres univers.

Chemin faisant, on voit bien que, pour étonnantes qu'elles puissent paraître au premier coup d'œil, les valeurs de l'alpinisme peuvent résonner avec le monde d'aujourd'hui. « Il faut se rééduquer au risque, à la frugalité, à l'adaptation, à la résilience. La principale contribution de l'alpinisme, c'est qu'avec peu de chose on peut se faufiler dans la montagne avec délicatesse et respect. Les leçons de l'alpinisme by *fair mean* sont d'une modernité incroyable car le monde a besoin de se réadapter à la simplicité. On prend l'espace que la montagne nous offre, mais on ne vient pas la conquérir, ajoute Blaise Agresti, à l'origine de Mountain Path, une école de management d'altitude. Ce sont ces valeurs que j'utilise avec les entreprises pour questionner la performance, l'idée du sommet, la meilleure façon de le gravir ; c'est une métaphore hyperpuissante pour d'autres univers. L'alpinisme n'est pas seulement un loisir. Il vient nourrir la réflexion sur le sens d'un business ou d'une performance durable. » Le personnage qui ouvre l'histoire de l'alpinisme n'est peut-être pas celui que l'on imagine. L'ancien capitaine de gendarmerie cite volontiers Ötzi, découvert fortuitement le 19 septembre 1991 à 3 210 mètres d'altitude. « Son destin ressemble à celui de nombreux alpinistes disparus en montagne, dans le silence d'une crevasse ou le tourment d'une tempête. Il avait une tenue adaptée au froid, un équipement pour porter le feu, des outils pour chasser, des champignons médicinaux. Il était autonome, il est l'une des principales contributions à l'alpinisme qui est celle de l'adaptation de l'homme à la nature. » L'examen des pollens a montré qu'il venait de la vallée de Senales en [Italie](https://www.lepoint.fr/tags/italie), près du château de Juval, propriété de l'alpiniste et figure de l'engagement total Reinhold Messner !

**Le seigneur des Alpes placé sous contrôle administratif**

En osant sortir des réseaux balisés que tisse partout la société, l'alpinisme nous ouvre un espace de liberté, dont la contrepartie est le risque, c'est-à-dire le choix de s'exposer à un certain niveau de danger, en vue d'un avantage. L'alpinisme, écrivait Bourdieu, « offre un moyen d'obtenir au moindre coût économique le maximum de distinction, de distance, de hauteur, d'élévation spirituelle, à travers le sentiment de maîtriser à la fois son propre corps et une nature inaccessible au commun ». Dans le dossier Unesco, les États s'engagent à respecter le principe du libre accès à la haute montagne pour les alpinistes. Ce texte arrive un peu tard alors que le seigneur des Alpes a été placé sous contrôle administratif, que le préfet signe des arrêtés pour en limiter la fréquentation. « C'est un cas particulier. On ne va pas régler tous les problèmes, mais on n'a pas envie que cette façon de faire se diffuse sur toutes les montagnes, argumente Claude Gardien. Reste la question des alpinistes de haut niveau qui aspirent à être reconnus à leur juste valeur. Or leurs exploits ne sont plus lisibles par le grand public, qui ne s'intéresse qu'à la dramaturgie. Au nom de l'éthique, la prise de risque est allée croissante dans ce domaine suite à la généralisation de l'alpinisme d'expédition. Les exploits des grandes figures (Lafaille, Chamoux, Escoffier, Beghin, Boivin) ont souvent fini en tragédies. Régulièrement, les montagnes sont le théâtre de drames collectifs et individuels qui auraient pu être évités. Beaucoup de victimes d'accidents sont des professionnels ou des alpinistes amateurs chevronnés. « À partir du moment où plus personne ne te comprend car tu fais des choses difficiles, il y a rupture du pacte entre les alpinistes et la société », constate Blaise Agresti. Il faudra bien plus qu'une reconnaissance par l'Unesco pour rééquilibrer ce pacte social. Il faudra trouver des ambassadeurs charismatiques susceptibles de « redonner les clés de la compréhension » attestant de « l'utilité sociale de la pratique de la haute montagne », et d'un nécessaire compromis, en ces temps de crise et de débat autour de la gratuité des secours, entre « espace de liberté et principe de responsabilité ».